

SOURIA ADÈLE & EMMA SUDOUR

MARY PRINCE

Récit autobiographique
d'une esclave antillaise

Texte intégral
et adaptation théâtrale



Esclavages
DOCUMENTS

CIR
ESC

KARTHALA

SOURIA ADÈLE & EMMA SUDOUR

MARY PRINCE

Récit autobiographique d'une esclave antillaise

Publié en 1831, à Londres, *The History of Mary Prince, a West Indian Slave, Related by Herself* provoque un séisme moral et politique. Pour la première fois, une femme esclavisée dit sans détour et avec une précision sinistre la cruauté des maîtres, la violence, l'horreur de l'esclavage et l'inhumanité qui règne dans la Caraïbe anglophone.

Ce texte a servi d'appui aux abolitionnistes britanniques pour défendre les droits de Mary Prince devant la justice, vainement et sans effets immédiats. Cependant, cette voix poignante qui dit sa souffrance et sa dignité est restée dans les mémoires et a justifié les combats en faveur de l'abolition de l'esclavage votée quelques années plus tard en 1833, en Angleterre.

Cet ouvrage propose un dossier complet sur Mary Prince. Il mêle archives et appréhensions sensibles, questions historiques et conscience des héritages de cette histoire car Souria Adèle, comédienne, et Emma Sudour, traductrice, ont exhumé ce texte, l'ont traduit et pour mieux le faire connaître l'ont adapté pour le théâtre. Tout y est pour comprendre l'horreur de l'esclavage.

Souria Adèle est comédienne, autrice, militante associative d'origine martiniquaise et membre fondateur du Collectif pour le créole au bac dans l'Hexagone (CCBH).

Emma Sudour est traductrice, mais aussi comédienne, autrice, metteuse en scène et formatrice du spectacle vivant, ainsi que militante associative.

Pour ce projet culturel, la Compagnie Man Lala a reçu le soutien de la Fondation pour la Mémoire de l'Esclavage, de l'Agence Française de Développement et de la Fondation Esclavage et Réconciliation.



En partenariat
avec



Karthala
22-24, bd Arago
75013 PARIS

www.karthala.com
Paiement sécurisé

CIRESC
Campus Condorcet
Bâtiment Recherche Nord
14, cours des Humanités
93322 AUBERVILLIERS CEDEX

www.esclavages.cnrs.fr

Photos reproduites dans cet ouvrage : © Souria Adèle

Illustration de couverture : Photo de l'affiche du spectacle,
Souria Adèle en Mary Prince.
© Françoise Huguier

© Éditions Karthala et CIRESC, 2025
ISBN : 978-2-38409-405-9

Souria ADÈLE
& Emma SUDOUR

Mary Prince

Récit autobiographique
d'une esclave antillaise

Texte intégral
et adaptation théâtrale

KARTHALA



Esclavages
DOCUMENTS

Esclavages

DOCUMENTS

Cette collection semi-poche est née en 2015 de l'association entre le CIRESC et les éditions Karthala.

Elle publie des corpus de documents relatifs aux traites, aux esclavages, aux situation d'esclavages et/ou à leurs héritages contemporains.

Directrice de la collection : Myriam COTTIAS

Comité éditorial : António de ALMEIDA MENDES, Cédric AUDEBERT, Klara BOYER-ROSSOL, Audrey CÉLESTINE, Élisabeth CUNIN, Céline FLORY, Ary GORDIEN, Dominique ROGERS, Marie-Jeanne ROSSIGNOL, Romy SANCHEZ

www.esclavages.cnrs.fr

contact : ciresc.redaction@cnrs.fr

TITRES DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION

Dominique ROGERS (dir.), *Voix d'esclaves. Antilles, Guyane et Louisiane françaises, XVIII^e-XIX^e siècle*, 2016.

Georges B. MAUVOIS, *Les Marrons de la mer. Évasions d'esclaves de la Martinique vers les îles de la Caraïbe (1833-1848)*, 2017.

Jessica BALGUY, *Indemniser l'esclavage en 1848 ? Débats dans l'Empire français du XIX^e siècle*, 2020.

Magali BESSONE & Myriam COTTIAS (dir.), *Lexique des réparations de l'esclavage*, 2021.

Avant-propos

C'est au printemps 2002, dans les allées du salon du Livre de l'Outre-Mer qui se tenait dans les jardins de ce même ministère, que j'ai découvert cet ouvrage en français sous le nom de *La Véritable Histoire de Mary Prince. Esclave antillaise*, publié chez Albin Michel.

J'étais très surprise de lire au verso qu'il s'agissait du premier témoignage laissé par une femme esclave durant l'esclavage colonial, persuadée d'avoir déjà lu des récits d'esclaves affranchies. Je l'achetai par curiosité et très vite j'ai été happée et saisie par ce récit âpre, cruel, mais tellement singulier, et je réalisai que je n'avais jamais lu de vrais témoignages de personnes mises en esclavage, mais uniquement des livres de fiction.

À la fin de ma lecture je me suis dit quel don cette femme nous fait, quelle chance que son récit ait pu nous parvenir, et j'étais persuadée à ce moment-là qu'un metteur en scène ou un cinéaste allait développer un projet artistique autour de ce récit.

Et puis non. Rien. En mai 2009, personne ne s'étant emparé de ce texte, lors du mois de la création théâtrale au Théâtre 14 à Paris, je décidai d'en faire une lecture dans son intégralité. Plus d'une centaine de personnes y ont assisté. Je me souviens de la présence de Daniel Maragnès, professeur de philosophie, de Gisèle Pineau romancière, de Joby Valente, chanteuse et comédienne, et de beaucoup d'autres membres de la diaspora. Tous m'encourageaient à monter ce projet. Les gens me connaissaient pour un spectacle comique que j'avais joué durant une dizaine d'années, *Marie-Thérèse Barnabé, Négresse de France!*, et il est vrai que ce n'est pas dans ce registre dramatique que l'on m'attendait.

J'allai trouver mon professeur de théâtre John Strasberg et je lui demandai des conseils. Il me dit surtout de rester simple. C'est le texte qui doit parler. Le texte est le personnage principal. La sobriété étant de mise, c'est au comédien martiniquais Alex Descas que je demandai de me mettre en scène.

Je me suis donc procuré la version anglaise du récit et, avec mon amie et traductrice Emma Sudour, nous avons travaillé sur la traduction et sur l'adaptation.

La pièce de théâtre qui est donc présentée dans cet ouvrage est basée sur le récit authentique *The History of Mary Prince, a West Indian Slave, Related by Herself*, écrit par Mary Prince et publié en 1831 à Londres.

L'intégralité du récit original nous aurait emmené à presque deux heures de spectacle, avec beaucoup de redondances, d'où la nécessité d'une version plus courte. L'adaptation a consisté à faire des coupes, retirer les commentaires, redonner de l'oralité à un texte qui n'est pas conçu pour le théâtre mais pour le monde judiciaire, à faire le choix des événements les plus pertinents dans la narration et à révéler le nom des propriétaires de Mary Prince qui avait été dissimulé lors de la publication du récit en 1831. Le factuel domine plus que l'émotionnel pour éviter toute forme de pathos. La forme du témoignage à la première personne a été privilégiée, sous forme d'un monologue d'environ une heure.

Cet ouvrage hybride est composé du témoignage de Mary Prince dans son intégralité et d'un supplément écrit par l'avocat abolitionniste Thomas Pringle, précédé d'une préface de la romancière Fabienne Kanor et d'une recontextualisation historique de Mélanie Cournil, maîtresse de conférences en civilisation britannique. Le texte de la pièce de théâtre clôt cet ouvrage, complété par une petite sélection de photos que j'ai pu faire lors du tournage d'un docu-théâtral qui m'a conduite sur les lieux où Mary Prince a vécu.

N'ayant pas de récit équivalent dans le monde francophone, la parole de Mary Prince c'est aussi la parole des « Mary Prince »

de l'Atlantique et au-delà, martiniquaises, guadeloupéennes, guyanaises, réunionnaises, haïtiennes dont nous n'avons toujours pas de témoignage aujourd'hui.

Souria Adèle

Préface

Mary Prince et l'alchimiste

C'est sa verticalité. C'est de la voir debout malgré tout qui sidère. Entière, presque. Finalement monumentale. Alors on cherche ce qui, dans l'édifice dressé, fait faille. On quête le lapsus, signature du trouble. On prospecte la fissure, signe de l'expérience. On traque le tremblement, un hoquet d'épaules, un dérangement de la hanche, l'amorce d'un vacillement, un pas en arrière... Mais non. Oui, elle tient.

Elle se tenait droite, un clou sur les planches de la Manufacture des Abbesses, et je me demandais à quel endroit de son monologue, après quel paragraphe, quel point-virgule, quel silence, elle s'autoriserait à s'asseoir. Je m'interrogeais aussi sur son identité. Était-elle un leurre ou une revenante ? Faisait-elle rôle d'être Mary Prince ou débarquait-elle pour de vrai de ce bas monde d'où l'on ne revient que les pieds devant, aplati, damé par l'esclavage. Elle faisait face à son public, mais aurait pu se trouver derrière. Car ce n'était pas seulement d'elle dont elle était venue parler, ce n'étaient pas que ses déveines qu'elle s'attelait à conter, elle s'exprimait au nom des autres qui, tout autant qu'elle, avaient subi l'épreuve des seize corps. Corps arraché à son socle, trimballé, évalué, chiffré. Corps fouillé, frappé, craché, revendu, racheté. Corps usé, saigné, maudit, outragé. Corps châtié, ensanglanté, ressaigné... Corps à l'épreuve de toutes gammes de calvaires qu'elle ne racontait pas par le menu pour ne pas perdre le fil de son récit et l'objectif, surtout, qu'elle s'était donné : faire savoir.

Puis tout soudain, sa main. Je crois qu'elle l'avait remuée. Peut-être était-ce pour écraser le pli de la robe à fleurs qui lui cachait les pieds. Peut-être n'était-ce qu'un truc d'actrice pour peupler son solo ou se remémorer son texte. Ou bien était-ce tout bonnement dans ma tête. Peut-être est-ce moi qui l'ai imaginé ce geste, pétrifiée que je demeurais, une statue de sel, une croix clouée moi-même, à écouter Souria Adèle alias Mary Prince déplier sans manière les faits de son existence. Peut-on survivre à *ce tout ça* de coups ? Peut-on en administrer autant ?

Comme dans les sagas visuelles de l'artiste afro-américaine Kara Walker, le drame vrai de Prince révèle deux perspectives : il y a le mal et le bien. Il y a les brutes et les bons. Il y a cette infrangible intimité entre les deux espèces, qui au lieu de se transmuier en lutte à force égale ou de déboucher sur une concorde négociée, enfante d'une barbarie à sens unique qui se répète, et qui se répète, se répète, se répète... Dans ces maisons de possédants où Prince a dû... [j'ai le verbe sur le bout de la langue] « survivre », « agoniser », « prendre fer », « résister », « tenir bon », « morfler », « prier », « manquer mourir », « manquer se faire tuer », il n'y a jamais de rebondissement. C'est la même satanée scène qui revient, vieille-vieille scène, tant elle est gravée en nous, d'un maître ou d'une maîtresse, c'est égal puisqu'ils sont pareils, enchaîné(e) à une rigoise à tailler les corps captifs, arrimé(e) à une infatigable chaîne, à un bâton ou une tige de ronce insatiables.

Une canne de soutien, c'est ce qu'elle empoignait, la main ayant servi à tout faire de Souria-Mary. Je me remets à présent cet accessoire en bois qui, plus puissamment qu'une plainte, indiquait *ce tout ça* de coups que le corps avait pris. En vérité, il n'y avait plus de corps sous la robe longue à fausses fleurs et à plis écrasés. Il y avait ce qui reste d'une personne lorsque son corps a déguerpi. Pas une carcasse, pas tout à fait, pas un tas d'ossements, pas encore, mais un grand vide habité, quelque chose d'à la fois plein et creux, qui rappelait l'architecture fragile d'une soucougnante, quand, soleil couché, l'entité suspend sa peau à une branche et hop-hop-hop ! C'est volé qu'elle vole dans la nuit.

Que ce corps fait marron, évadé de son propre corps, ait pu récupérer la force, deux siècles et quelques après, de se hisser sur scène, rendait le témoignage urgent et notre attention impérative. Il fallait rester jusqu'à l'épuisement du ressouvenir et le dégringoler de rideau. Il fallait, sans la présence d'un décor et sans le support d'images d'archives, s'accrocher aux mots pour se figurer, pour ressentir, plutôt, le feu fou de l'eau salée sur les peaux pleines de plaies, la nausée quand un corps pendu par ses pieds se vide, le regard perçant du maître nu dans son baquet d'eau, et d'autres saynètes encore qu'elle déposait, Prince ou Adèle, dans nos oreilles, d'une voix calme, sans modulations.

C'était dans son regard que venait l'émotion, une paire d'yeux marron, foncés par la détermination. Tant que s'ouvriraient les portes du théâtre, tant que la salle se remplirait de cent, de dix ou même d'une seule personne, elle reviendrait. Dans mon cœur, je sentais cogner ma rage. Comme j'étais folle, oh comme je l'étais, de colère. Plus folle, d'ailleurs, qu'en colère. *Tout ça de coups*, tout ça de crimes, tout ça de pièces à charge et de sang sur les mains... Mais les premiers étaient restés les premiers, peinarde et saufs derrière les persiennes de leur château créole.

Tout cela rend dingue.

Ce qui enfievre aussi, c'est d'en savoir si peu sur Prince. Quelle espèce de femme a-t-elle été ? Quelles étaient sa couleur, ses fleurs, ses prières favorites ? Quels étaient ses jours de la semaine, ses arbres, son manger, ses coins préférés ? Lui est-il arrivé de chanter, d'expulser, au moins une fois dans son existence, un *cracracra* de rire à mourir de rire ? Croyait-elle au destin ? Jusqu'où courait sa ligne de Saturne sur la paume de sa main ? Parlait-elle aux nuages et aux étoiles ? A-t-elle dansé sous la pluie ? L'unique texte dont elle est l'auteure est son autobiographie. Aurait-elle aimé dérouler d'autres épopées ? Des histoires qui commencent et qui se terminent bien, des qui parlent de gloire, d'honneur, d'amour et d'amitié, des qui font dormir et rêver les enfants... En a-t-elle eus, des filles et des garçons ? Et si oui, les a-t-elle allaités ? Lui restait-il assez de lait ? Leur a-t-elle légué ses pommettes, son nez, son menton ?

Il n'existe pas de portrait de Mary Prince. Elle est morte à l'aube de l'histoire de la photographie, six ans après la première image capturée. Sur internet, on trouve cependant une photo qui lui est à tort associée. C'est une photographie de famille représentant un couple de jeunes gens blancs et leur nourrisson calé dans les bras de sa nounou noire. Ma main au feu que cette petite-là (je lui donne à peine quinze ans) a elle aussi une histoire à raconter, et que ses yeux et sa moue fatigués ne sont pas circonstanciels. Mary Prince avait-elle la même allure lorsqu'elle fut vendue 38 livres sterling à la famille Ingham? Cette nourrice, dont je ne connais ni le nom, ni le karma, ni l'origine, peut-elle servir à la faire revenir, à la matérialiser?

Partie dans les Caraïbes aux troussees de Mary Prince, Souria Adèle a ramené de ses fouilles quelques photographies de lieux importants dans l'itinéraire de son héroïne. Il y a la chapelle aujourd'hui blanche et bleu pastel où son mariage fut célébré. Il y a ces marais saturés de sel où elle trimait. Il y a ce reste de bâtiment où dormaient, où tentaient de dormir, les esclavisés, et aussi quelques-unes de ces demeures où Prince vécut. Située aux îles Turques-et-Caïques, celle des Darrell ressemble à une vieille madame à la peau veinée et boursoufflée. Je l'examine, je la regarde droit dans les yeux pour la faire parler. Qu'a-t-elle à révéler? A-t-elle tout vu, tout entendu, tout conservé? Que peut-elle pour nous, quêtesuses d'histoires, râleuses de mémoires? À quoi servent les ruines? À quoi bon un pèlerinage?

En refaisant au pas près le chemin de croix de Mary Prince, en lui prêtant son visage, sa voix, son corps vertical, en donnant maintenant vie à ce texte polyphonique, Souria Adèle fait œuvre d'alchimiste. La voilà qui transforme la ténèbre en lumière, la trace en archive, le préjudice subi en chant d'art et de justice.

Fabienne Kanor
romancière, réalisatrice,
associate professor at Penn State University

Introduction

Mary Prince, une vie

En 1831, l'émoi que suscite la parution de *L'histoire de Mary Prince, esclave antillaise* auprès de l'opinion publique souligne les profondes lignes de fracture qui divisent la société britannique depuis près de cinquante ans sur la question du maintien du système esclavagiste dans la Caraïbe britannique. Récit autobiographique d'une ancienne esclavisée née aux Bermudes aux environs de 1788, l'ouvrage relate sans détour les conditions de vie des travailleurs d'ascendance africaine mis en esclavage, soumis à la violence d'une institution oppressive qui les considère comme des biens meubles (*chattel slavery*). En Grande-Bretagne, les abolitionnistes se saisissent de l'histoire de Mary Prince et l'érigent comme la preuve incontestable de l'inhumanité d'un tel système. En réaction, leurs opposants – marchands coloniaux, planteurs de sucre et de café, etc. – s'insurgent et crient à la manipulation politique et au mensonge. Si le récit de Mary Prince provoque un tel débat dans l'espace public et politique, c'est, d'une part, en raison de l'identité de son autrice et de l'horreur de l'institution qu'elle dénonce, et, d'autre part, du fait d'un contexte politique très crispé autour du devenir des populations asservies des colonies caribéennes en ce début des années 1830.

L'histoire de Mary Prince, esclave antillaise se démarque par son caractère unique : c'est en effet le seul récit autobiographique écrit par une femme et qui met en mots les sévices subis par les femmes réduites en esclavage aux mains des colons britanniques

dans la Caraïbe. D'autres personnes ayant vécu l'esclavage ont aussi publié leur histoire – à l'instar d'Ottobah Cugoano et d'Olaudah Equiano¹ – mais ces autobiographies ont été écrites par des hommes, plus de quarante ans avant le récit de Mary Prince, dans un contexte politique différent en Europe et dans les colonies, le combat abolitionniste en étant alors à ses débuts. Les années 1830 constituent ainsi une période charnière dans l'histoire de l'abolitionnisme britannique, avec notamment l'opposition croissante de l'opinion publique à la pratique esclavagiste à travers tout le pays et le rôle prépondérant des femmes dans le mouvement, celles-ci réclamant avec force une émancipation immédiate de toutes et tous les esclavisés. La parution du récit de Mary Prince s'inscrit donc dans un climat politique, économique et idéologique particulier, qu'il est nécessaire de comprendre afin de saisir le rôle capital joué par Mary Prince et son œuvre dans la victoire abolitionniste de 1838.

Des premières colonies anglaises dans la Caraïbe à l'abolition de la traite transatlantique britannique en 1807

Si la présence d'Européens dans la Caraïbe est attestée dès la fin du xv^e siècle avec la création d'une première colonie espagnole en 1492-1493 sur l'île d'Hispaniola (aujourd'hui Haïti et la République dominicaine), l'implantation des premiers colons anglais est assez tardive et ne débute qu'à partir de 1624 avec la colonie de Saint-Christophe. La colonisation anglaise se poursuit en 1625 à la Barbade, et s'étend à d'autres territoires de la région tout au long du xvii^e siècle, comme à Antigua en 1632

1. Quobna Ottobah Cugoano et Vincent Carretta (éd.), *Thoughts and Sentiments on the Evil of Slavery and Other Writings*, New York, Penguin Books, 1999 [1787]; Olaudah Equiano, *The Interesting Narrative of the Life of Olaudah Equiano, or Gustavus Vassa, the African*, Boston, I. Knapp, 1837 [1791].

et Tortola en 1672. En 1655, les Anglais s'emparent du territoire tant convoité de la Jamaïque, qui était aux mains des Espagnols depuis 1492. Vers la fin du XVIII^e siècle, cette île devient la colonie sucrière la plus productive de la Caraïbe et abrite la plus importante population de personnes mises en esclavage. Mais au XVII^e siècle, le recours à des travailleurs asservis originaires du continent africain (en majorité d'Afrique de l'Ouest) n'est pas immédiat, car la culture de coton et de tabac est d'abord pratiquée par des travailleurs dits engagés (*indentured servants*), des Européens ayant signé un contrat de servitude d'une durée moyenne de cinq à sept ans en échange du prix de la traversée transatlantique, et souvent d'un lopin de terre octroyé au terme du contrat. Nombre d'entre eux dans les années 1640 ne sont cependant pas des engagés volontaires mais des prisonniers politiques, victimes de la répression cromwellienne en Irlande. Ces Irlandais, dont les descendants seront affublés du surnom péjoratif de *redlegs* (les «jambes rouges», en référence à leur peau brûlée par le soleil), sont parmi les premiers à travailler dans les champs de canne à sucre de la Barbade², où la culture de cette plante est introduite dans les années 1640 par des marchands hollandais, qui s'inspirent du modèle agricole brésilien. Cette culture est bien plus intensive que celles du coton et du tabac, et requiert une main-d'œuvre nombreuse et résistante pour tenir une cadence de travail brutale. Alors que la demande en sucre ne cesse de croître sur les marchés européens, les planteurs de la Caraïbe ont graduellement recours à des travailleurs d'origine africaine mis en esclavage, une main-d'œuvre qu'ils considèrent plus productive et plus rentable. Dès la seconde moitié du XVII^e siècle, leur nombre dépasse de très loin celui des travailleurs engagés, et la culture de la canne à sucre devient irrémédiablement liée à la pratique esclavagiste.

2. Simon P. Newman, *A New World of Labor*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2013, p. 101.